

**Marcel Mauss (1924)**

**« Rappports réels  
et pratique de la  
psychologie et de  
la sociologie. »**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Le 17 février 2002

PAR  
**Marcel Mauss (1924)**

« **Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie** »

Article originalement publié dans *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 1924.  
Communication présentée le 10 janvier 1924 à la Société de Psychologie.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.  
Pour les citations : Times 10 points.  
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''



# Table des matières

## RAPPORTS RÉELS ET PRATIQUES DE LA PSYCHOLOGIE ET DE LA SOCIOLOGIE

CHAPITRE I	<a href="#">Place de la sociologie dans l'anthropologie</a>
CHAPITRE II	<a href="#">Services récents rendus par la psychologie à la sociologie</a>
CHAPITRE III	<a href="#">Services à rendre par la sociologie à la psychologie</a>
CHAPITRE IV	<a href="#">Questions posées à la psychologie</a>
APPENDICE.	<a href="#">Extrait de la conclusion du débat</a> , par Marcel MAUSS

**«RAPPORTS RÉELS  
ET PRATIQUES  
DE LA PSYCHOLOGIE  
ET DE LA  
SOCIOLOGIE <sup>1</sup> »**

---

<sup>1</sup> Extrait du Journal de Psychologie Normale et Pathologique, 1924. Communication présentée le 10 janvier 1924 à la Société de Psychologie.

Il y a un danger dans l'honneur que vous nous faites en voulant bien considérer comme vôtres ceux qui, sans y être totalement étrangers, ne sont que des amateurs de votre science, la psychologie. Vous savez extraire de nous le meilleur de nous-mêmes, et, certes, nous ne vous en voulons pas. C'est notre devoir strict de vous soumettre nos idées et nos faits. Mais d'autre part, dans cette aventure, nous pouvons nous tromper gravement, et alors, prenez garde de nous décourager, de nous empêcher, par des critiques légitimes, de poursuivre des travaux dont nous n'aurons pas su prouver la portée, et qui n'en seraient pas moins honorables et vrais d'un autre point de vue que le vôtre.

\*  
\* \*

Aujourd'hui, je ne vais pas tâcher de vous apporter une véritable contribution à votre science. Je vais m'acquitter d'un devoir plus aisé à remplir, faire une de ces sortes de revues d'ensemble, de ces comparaisons, de ces bilans de deux sciences, qui, de temps en temps ont leur utilité.

\*  
\* \*

Je le sais - un de mes amis et des meilleurs sociologues le disait spirituellement un jour - « ceux qui ne savent pas faire une science, en font l'histoire, en discutent la méthode ou en critiquent la portée ».

Dans une certaine mesure, en effet, je saisis une échappatoire par laquelle je m'acquitte d'une tâche plus facile que l'invention. La discussion du rapport de nos sciences semble plus belle et plus philosophique, mais elle est certainement moins importante que le moindre progrès de fait ou de théorie sur un point quelconque. Mais, entendue comme je l'entends, une discussion pratique des rapports pratiques, des relations actuelles qui lient et doivent lier actuellement et pour quelque temps la sociologie et la psychologie, une discussion de ce genre n'est pas sans utilité et sans portée immédiates.

Car il ne s'agit plus de philosophie. Nous n'avons à défendre ni la psychologie, ni la sociologie. Les temps héroïques - pardonnez-moi ce mot - de Weber et de Fechner, de Wundt et de Ribot sont bien loin. Il y a longtemps que la psychologie s'est séparée de sa mère nourricière la philosophie. De même, il y a déjà plus de trente ans que Durkheim sut défendre la sociologie contre le simplisme individualiste de Tarde, le simplisme brutal de Spencer, et contre les métaphysiciens de la morale et de la religion. Les progrès de nos deux sciences, personne ne les conteste plus. Deux générations de savants, travaillant en même temps dans ces deux compartiments nouveaux des sciences naturelles, nous ont mis hors de l'atteinte des théologiens et des dialecticiens de l'âme, de l'être et du bien en soi. Parmi ces fondateurs communs, je nomme: Waitz et Wundt en Allemagne, Romanes et Lubbock en Angleterre, et, en France, Espinas. Grâce à quarante années d'efforts, nos sciences sont devenues des phénoménologies. Nous savons qu'il existe deux règnes spéciaux : le règne de la conscience d'une part, et le règne de la conscience collective et de la collectivité d'autre part. Nous savons que ces deux règnes sont dans le monde et dans la vie, sont dans la nature. Et ceci est déjà quelque chose. Car ceci nous permet de travailler depuis un quart de siècle, chacun de notre côté, les uns à l'histoire naturelle de l'homme vivant en société et les autres à la théorie des phénomènes de conscience individuelle. Sur ces deux points fondamentaux : le caractère phénoménologique et expérimental de nos deux sciences, la division de nos sciences, nous sommes tous d'accord. Les seules questions qui nous séparent sont des questions de mesure et des questions de faits.

Nous ne poserons donc qu'une question pratique et de fait quels sont les rapports actuels, et quels sont les rapports désirables, sans doute prochains, de nos deux groupes de savants ? Quelles sont les collaborations à rechercher et quels sont les conflits, à éviter quelles incursions des uns sur le terrain des autres devons-nous nous épargner ? Et aussi quelles questions nous posez-vous auxquelles nous pourrions actuellement répondre ? Mais aussi quelles questions avez-vous déjà élucidées et dont le progrès fait avancer nos recherches ? Quelles questions avons-nous à vous poser, plus ou moins urgentes, et sur lesquelles nous attendons vos progrès pour pouvoir à notre tour faire avancer nos propres attelages ?

Voilà tout ce que je veux débattre aujourd'hui devant vous.

Mais voyons quels sont les rapports actuels, définis, entre nos sciences.

# CHAPITRE I

---

## PLACE DE LA SOCIOLOGIE DANS L'ANTHROPOLOGIE

[Retour à la table des matières](#)

La question de ces rapports réels se posera déjà fort clairement si nous nous contentons, sans davantage définir les phénomènes psychologiques et les phénomènes sociologiques, de situer simplement ces derniers dans l'ordre des faits et dans l'ordre des sciences.

Vous verrez d'ailleurs que cette position de la question nous permettra de résoudre provisoirement le problème si débattu de la psychologie collective.

D'abord, il n'y a de sociétés qu'entre vivants. Les phénomènes sociologiques sont de la vie. Donc, la sociologie n'est qu'une partie de la biologie tout comme la psychologie, car vous et nous n'avons affaire qu'à des hommes en chair et en os, vivant ou ayant vécu.

Ensuite, la sociologie comme la psychologie *humaine* est une partie de cette partie de la biologie qu'est l'anthropologie, c'est-à-dire, le total des sciences qui considèrent l'homme comme être vivant, conscient et sociable.

Ici, permettez-moi, à moi, qui, dans la mesure où je dépasse les cercles étroits de ma science, ne prétends être qu'historien ou anthropologue, et, de temps à autre, psychologue, de dire plus précisément ce qu'il faut entendre par ceci : que la sociologie est exclusivement anthropologique. Tandis que la psychologie, pas plus que la physiologie, ne se borne à l'étude de l'homme ; tandis que, par exemple, nos collègues Rabaud et Piéron choisissent les sujets de leurs expériences dans toute l'échelle animale, nous autres sociologues, nous ne constatons et n'enregistrons que des faits humains.

Marquons bien ce point. Je sais que je touche ici la difficile question des sociétés animales. Celles-ci attireront un jour, j'espère, l'attention de jeunes savants qui lui feront sans doute faire de nouveaux progrès. Mais en attendant, il faut procéder avec vigueur et un

certain arbitraire dans toutes ces délimitations préliminaires. Les sociétés humaines sont, par nature, des sociétés animales, et tous les traits de celles-ci se retrouvent en elles. Mais, il est d'autres traits qui les distinguent jusqu'à nouvel ordre. Nous n'apercevons, dans le comportement des groupes d'anthropoïdes les mieux formés, dans les troupes de mammifères les plus solides et permanentes, dans les sociétés d'insectes les plus hautement évoluées, nous n'apercevons dis-je, ni ces volontés générales, ni cette pression de la conscience des uns sur la conscience des autres, ces communications d'idées, ce langage, ces arts pratiques et esthétiques, ces groupements et ces religions, - en un mot, ces institutions qui sont le trait de notre vie en commun. Or, ce sont celles-ci qui, nous le sentons - c'est pour nous un fait premier, une évidence, un *cogito ergo sum* -, nous font non seulement homme social, mais même homme tout court. Lorsqu'on me montrera même des équivalents lointains d'institutions dans les sociétés animales, je m'inclinerai et dirai que la sociologie doit considérer les sociétés animales. Mais on ne m'a rien montré encore de ce genre. Et d'ici là, je puis toujours me cantonner dans la sociologie humaine. Ainsi, première différence : la psychologie n'est pas seulement celle de l'homme, tandis que la sociologie est rigoureusement humaine.

Mais il est d'autres différences. qui proviennent d'autres caractères de la société. Même en tant que sciences anthropologiques, la psychologie humaine et la sociologie ont un terrain différent. Il y a, en effet, une différence capitale entre les deux. La psychologie humaine n'étudie que des faits observés dans le comportement de l'individu. C'est ici que nous pouvons prendre position dans le débat toujours ouvert, et que nous ne prétendons pas conclure sur cette discipline contentieuse : la *psychologie collective*. En particulier, nous pouvons préciser ce que nous entendons par ce terme. Faisons-le par opposition avec M. Mac Dougall. Pour celui-ci, la sociologie est, au fond, une psychologie collective, et, quoiqu'il veuille bien, de temps à autre, nous réserver quelques bribes, et quoiqu'il croie, d'autre part, que cette partie de la psychologie soit une partie fort spéciale, au fond, il n'admet guère qu'elle, et la réduit à l'étude des interactions individuelles. N'exposons pas plus longuement ces idées bien connues. (Voir les comptes rendus que M. Davy a faits, dans le *Journal de Psychologie*, des livres de M. Mac Dougall : *Social Psychology* et *Group Mind*.)

Au fond, si les sociétés ne contenaient que des individus, et si, dans ceux-ci, les sociologues ne considéraient que des phénomènes de conscience, même de cette espèce de représentation qui porte la marque du collectif, nous serions d'accord peut-être avec M. Mac Dougall et nous dirions : « La sociologie ou psychologie collective n'est qu'un chapitre de la psychologie » ; car même les signes divers auxquels on reconnaît qu'on se trouve en présence de la collectivité, ceux auxquels on sent que c'est elle qui inspire la représentation : l'arbitraire, le symbolique, la suggestion extérieure, la pré-liaison, et surtout la contrainte (celle-ci n'étant que l'un des effets conscients des autres), même ces signes peuvent être interprétés en somme par une interpsychologie. Par conséquent, il ne serait pas très utile de construire une science spéciale si elle n'avait d'autre objet que les représentations collectives et même que la multiplication des faits de conscience par la pression des consciences les unes sur les autres. S'il n'y avait que cela dans la société, la psychologie collective suffirait et nous en resterions là. Mais quelque excellente que soit la description que M. Mac Dougall donne du *Group Mind*, de l'esprit du groupe, elle est insuffisante. Elle procède d'une abstraction abusive. Elle sépare la conscience du groupe de tout son substrat matériel et concret. Dans la société, il y a autre chose que des représentations collectives, si importantes ou si dominantes qu'elles soient; tout comme dans la France, il y a autre chose que l'idée de patrie : il y a son sol, son capital, son adaptation ; il y a surtout les Français, leur répartition, et leur histoire. Derrière l'esprit du groupe, en un mot, il y a le groupe qui mérite étude et par trois points ; et, par ces trois points, la sociologie échappe à votre juridiction. Les voici :



1° Il y a des choses et des hommes, donc du physique, du matériel d'abord, du nombre ensuite. En effet ces choses et ces hommes se recensent, se dénombrent, se classent, se répartissent suivant les lieux, les temps, etc. Les hommes et les femmes et les enfants et les vieillards forment des générations dont les rapports numériques varient. C'est pourquoi la sociologie et les sociologues vont et viennent constamment du « group mind » ou « group » et du « group » à son territoire clos de frontières, à son sentiment grégaire, à sa limitation volontaire par filiation ou adoption, à ses rapports entre sexes, âges, natalité, mortalité. Il y a les phénomènes morphologiques en un mot.

2° Mais il n'y a pas que les phénomènes morphologiques qui soient nombrés. Il y a d'autres phénomènes statistiques qui relèvent de la physiologie, c'est-à-dire du fonctionnement de la société. Même les notions pures, les représentations collectives prennent de ce biais un aspect numérique extraordinaire. Par exemple, celle de la valeur, celle de la monnaie qui sert à mesurer les prix, la mesure économique, la seule précise, et dont Aristote disait déjà qu'elle servait à compter : tout Français sent en ce moment durement et le pouvoir, et l'indépendance fatale, et le caractère numérique de cette représentation collective. Mais il y a bien d'autres faits qui comportent l'emploi de méthodes de ce genre. On mesure statistiquement l'attachement à la vie, les erreurs commises à la poste, la criminalité, l'intensité du sentiment religieux, etc. A ce point de vue, le sociologue, soit dit en passant, dispose de tests et de mesures dont le psychologue est dépourvu et qu'il pourrait nous envier, si le sociologue n'apportait, en bon serviteur, ces faits déjà digérés, à votre jugement critique.

3° Enfin, derrière tout fait social, il y a de l'histoire, de la tradition, du langage et des habitudes. On discute fort en ce moment toutes les questions concernant l'emploi de la méthode historique et de la méthode sociologique. Pour de fort bons esprits, et parmi eux, notre regretté ami commun Rivers et M. Elliot Smith, ethnographie et sociologie n'ont d'intérêt que dans la mesure où l'histoire naturelle des sociétés peut servir à en faire l'histoire tout court. Le débat est de taille et cependant surtout verbal. Car les mêmes faits sociaux peuvent être présentés dans des ordres divers, et celui des comparaisons n'est pas exclusif de celui des filiations historiques. Mais il faut en retenir que le sociologue doit sentir toujours qu'un fait social quelconque, même quand il paraît neuf et révolutionnaire, par exemple une invention, est au contraire tout chargé du passé. Il est le fruit des circonstances les plus lointaines dans le temps et des connexions les plus multiples dans l'histoire et la géographie. Il ne doit donc jamais être détaché complètement, même par la plus haute abstraction, ni de sa couleur locale, ni de sa gangue historique.

A ce triple point de vue : morphologique, statistique, historique, notre science n'a donc rien à vous demander. Elle ne vous demande un appui que pour cette part importante de son travail qui a pour objet les représentations collectives : c'est-à-dire les idées, les mobiles qu'elles constituent, et les pratiques ou comportements sociaux qui y correspondent. Appelons ce chapitre psychologie collective, si vous voulez, mieux vaudrait dire sociologie tout court.

Cette partie de notre science est peut-être l'essentielle ; car c'est autour d'idées communes : religion, patrie, monnaie, autant que sur le sol que se groupent les hommes, avec leur matériel, leurs nombres et leurs histoires. Même les phénomènes de divers ordres, même les plus physiques, comme la guerre par exemple, sont beaucoup plus fonction des idées que des choses. Seulement, cette question de l'indépendance relative des faits de divers ordres biologiques et psychologiques des faits sociaux, n'est pas encore soumise à la mesure, et le rapport des faits psychiques et des faits matériels dans la société reste à trouver. Aussi, quoique nous disions que cette partie essentielle de la sociologie qui est de la psychologie collective, est une partie essentielle, nous nions qu'elle puisse être séparée des autres, et nous ne dirons pas

qu'elle n'est que de la psychologie. Car, cette psychologie collective ou « sociologie psychologique » est plus que cela. Et vous-mêmes avez à craindre ses empiétements et ses conclusions.

Ici, ce n'est plus la sociologie qui est en question. C'est, par un curieux retour, la psychologie elle-même. Les psychologues, tout en acceptant notre collaboration, feraient peut-être bien de se défendre. En effet, la part des représentations collectives : idées, concepts, catégories, mobiles d'actes et de pratiques traditionnels, sentiments collectifs et expressions figées des émotions et des sentiments, est si considérable, même dans la conscience individuelle - et nous en revendiquons l'étude avec tant d'énergie - que, par instants, nous semblons vouloir nous réserver, à nous, toutes recherches dans ces couches supérieures de la conscience individuelle. Sentiments supérieurs, pour la plupart sociaux : raison, personnalité, volonté de choix ou liberté, habitude pratique, habitude mentale et caractère, variation de ces habitudes ; tout cela nous disons que c'est de notre ressort avec bien d'autres choses encore. Ainsi le rythme et le chant, ces faits étonnants qui furent peut-être parmi les faits décisifs dans la formation de la religion et de l'humanité : l'unissons dans le ton et le temps, et même l'unisson du geste et de la voix, et encore plus l'unisson dans l'émission simultanée du cri musical et des mouvements de la danse, tout cela nous regarde.

Nous allons même plus loin. Et je sais que je suis ici d'accord avec nos amis Dumas et Blondel, comme je l'étais avec mon pauvre ami Rivers. Nous rejoignons à de tels points la physiologie, les phénomènes de la vie du corps, qu'entre le social et celle-ci, il semble que la couche de la conscience individuelle soit très mince : rires, larmes, lamentations funéraires, éjaculations rituelles, sont autant des réactions physiologiques que des gestes et des signes obligatoires, des sentiments obligatoires ou nécessaires, ou suggestionnés ou employés par les collectivités dans un but précis, en vue d'une sorte de décharge physique et morale de ses attentes, physiques et morales elles aussi.

Mais n'ayez crainte. Nous sommes les premiers, ayant le sens du droit, à vouloir respecter vos bornes, et il suffit qu'il y ait, petit ou grand, un élément de conscience individuelle, pour légitimer l'existence d'une discipline qui lui soit consacrée, individuelle. D'ailleurs, nous ne songeons pas à la nier. Même lorsque l'esprit de l'individu est entièrement envahi par une représentation ou une émotion collective, même lorsque son activité est entièrement vouée à une oeuvre collective : halier un bateau, lutter, avancer, fuir dans une bataille, même alors, nous en convenons, l'individu est source d'action et d'impression particulières. Sa conscience peut et doit être, même alors, l'objet de vos considérations, et nous-mêmes sommes tenus d'en tenir compte. Car quel que soit le pouvoir de suggestion de la collectivité, elle laisse toujours à l'individu un sanctuaire, sa conscience, qui est à vous.

Au surplus, ne raffinons pas davantage. Je n'aurais pas même parlé de ces questions de limites des sciences si cette description de nos frontières réciproques ne servait à mes buts pratiques. Car, c'est aux confins des sciences, à leurs bords extérieurs, aussi souvent qu'à leurs principes, qu'à leur noyau et à leur centre que se font leurs progrès. Et comme je ne pose pas la question de méthode, celle des points de vue où nous pouvons et devons nous opposer, mais comme je pose la question des faits communs à l'étude desquels nous devons collaborer à divers points de vue, marquer ces confins, c'est déjà dire où on peut désirer voir se diriger nos recherches. C'est dans cet esprit que je vais énumérer quelques-uns des actes déjà accomplis de collaboration des sociologues et des psychologues et quels autres actes de collaboration seraient désirables.

## CHAPITRE II

---

# SERVICES RÉCENTS RENDUS PAR LA PSYCHOLOGIE À LA SOCIOLOGIE

[Retour à la table des matières](#)

Naturellement, c'est de l'instruction que vous nous avez donnée et de celle que je vais recevoir de vous que je dois d'abord vous parler.

Toute la théorie des représentations collectives et des pratiques collectives, toute cette partie psychologique de nos études dépendent exclusivement de trois sciences en plus de la nôtre : de la statistique et de l'histoire qui, je vous l'ai dit, nous font connaître les faits et leurs circonstances, et, enfin, troisième science, de la psychologie, qui nous permet de les comprendre, c'est-à-dire de les traduire, quels qu'ils soient, en termes précis, intelligents et scientifiques. Je n'ai à vous parler que de cette troisième.

Mais déjà, puisque j'ai parlé de représentations et de pratiques collectives, c'est-à-dire d'actes et d'idées habituels, j'ai parlé nécessairement un langage psychologique. Notre analyse des faits de conscience collective ne peut en effet parler d'autre langage que le vôtre. Peut-être sur quelques points rares, pour quelques grands faits exclusivement sociaux : valeur, sacré, temps rythmé, espaces limites et centraux, techniques, etc., devons-nous nous en tenir à notre propre système d'expressions. Mais même quand il s'agit de traduire ces termes généraux et, en général, en toute question de psychologie collective, aucun des progrès que vous réalisez dans l'analyse des éléments de la conscience, ou dans l'analyse du groupement de ces éléments ne nous est indifférent. C'est pourquoi Durkheim, élève de Wundt et de Ribot, Espinas, l'ami de Ribot, et nous autres, qui avons suivi ces maîtres, nous n'avons jamais cessé d'être prêts à accepter les progrès de la psychologie. Car elle seule, à côté de nos propres élaborations, nous fournit les concepts nécessaires, les mots utiles qui dénotent les faits les plus nombreux et connotent les idées les plus claires et les plus essentielles.

Voici donc le bilan que je crois pouvoir dresser de quelques-uns des services récents que vous nous avez rendus dans ces dernières vingt années. Même, permettez-moi de ne choisir que quelques-unes des idées que les psychologues ont émises pour vous montrer combien elles nous ont été et doivent nous être utiles. Permettez-moi aussi de vous faire remarquer dès maintenant que ces idées proviennent presque toutes de l'étude non pas fragmentaire de tel ou tel ordre de faits de conscience, mais bien de l'étude totale, de la conscience en bloc, et dans ses relations avec le corps. Vous verrez plus tard pourquoi. Je choisis quatre de ces idées : notion de la vigueur et de la faiblesse mentale ou nerveuse ; notion de psychose ; notion de symbole ; notion d'instinct.

1° *Notion de vigueur mentale*. - Les idées que l'école de psychiatrie et de neurologie française, après M. Babinski et Janet, a répandues sur la vigueur et la faiblesse, sur l'asthénie et la sthénie nerveuse et mentale - nerveuse, si vous voulez - ont trouvé un écho chez nous. Cette année même, j'espère vous apporter une preuve nouvelle de leur véracité et peut-être même une contribution nouvelle à leur étude. Je vous parlerai de ce fait normal en Polynésie et en Australie que je propose d'appeler la « thanatomanie ». Dans ces civilisations, les individus qui se croient en état de péché ou d'ensorcellement se laissent mourir et, en effet, meurent, sans lésion apparente ; quelquefois à heure dite, et souvent très vite. Cette étude me permettra de pousser également plus loin l'étude si fine et si profonde que Durkheim donna du rapport de l'individuel et du social dans le cas du *Suicide*. Dans le livre qui porte ce titre, oeuvre type et modèle de la démonstration sociologique et statistique, Durkheim insiste sur la rareté du suicide en période de grande crise sociale : guerre, révolution. Il employait déjà au fond, ces notions de sthénie et d'asthénie, de courage et de faiblesse devant la vie. Mais combien plus précise serait sa description maintenant. Durkheim a d'ailleurs fait large usage de ces idées dans ses *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Elles nous aident en effet. Sûrement, le phénomène social reste toujours spécifique. Mais la description de la façon dont il se manifeste dans la conscience individuelle se précise et se nuance. J'ai pu faire des observations sur moi-même pendant la guerre. Je sais, par violente expérience, ce que c'est que la force physique et mentale que vous donnent des nerfs bien placés. Mais je sais aussi celle que vous donne la sensation physique de la force mentale et physique de ceux qui combattent avec vous. J'ai aussi éprouvé la peur, et comment elle est renforcée par la panique, au point que, non seulement le groupe, mais encore la volonté individuelle elle-même, l'instinct brut de la vie même se dissolvent en même temps.

2° *Notion de psychose*. - Un deuxième progrès a été réalisé quand vous - et les neurologistes français - et les psychiatres allemands - avez substitué à la notion de l'idée fixe la notion de psychose. Celle-ci est fertile pour nous, et nous suivons de près vos travaux. Cette hypothèse d'un état de toute la conscience, d'un état qui a par lui-même une force de développement, de prolifération, de déviation, de multiplication et de ramification, d'un état qui prend tout l'être psychologique, cette hypothèse doit nous devenir commune. Certes, nous ne versons pas dans les excès de la psychanalyse. Et *Totem et Tabou* sont bien autre chose que des psychoses, pour ne mentionner que le dernier livre de Freud ; ce dernier des livres à système, à clef, dont il n'y a pas de raison pour qu'ils ne se multiplient pas sans fin. Mais, si nous redoutons cette exagération, nous croyons que ces idées ont une immense capacité de développement et de persistance, et nous comprenons mieux par la façon dont elles hantent la conscience individuelle, la façon dont elles sont crues, quand, pratiquées par le groupe tout ensemble, elles sont vérifiées par la hantise commune du groupe. La mythomanie, la folie judiciaire, le fanatisme et la vendetta en groupe, les hallucinations du culte funéraire ; par exemple ces attitudes de veuves australiennes qui se consacrent à des vies de silence ; les hallucinations et les rêves collectifs : tout cela est éclairé par l'emploi de

vos observations. Ainsi, rien des nouvelles théories du rêve ne devrait nous être étranger. A ce propos, laissez-moi rendre hommage à cette jolie découverte de l'un de vous, le Dr Leroy, qui nous explique, par la conservation dans le rêve des impressions d'enfance, le caractère des rêves que vous appelez si bien « lilliputiens ». J'ajouterai ici que voilà trouvée, sur un terrain précis, la clef de mythes très nombreux qu'on trouve dans toutes les mythologies. Étant du même genre, cette découverte est tout aussi jolie que l'explication que Wundt a proposée de la nature comique et, j'ajoute, petite, des farfadets, des elfes et des lutins. Elle doit aller de pair avec ce que Wundt a dit du « Fratzentraum », du rêve à farce ; et elle complète cette physionomie de tant de nos mythes, contes, fables, d'une part, et de tant de nos rêves de l'autre.

3° *Notion de symbole et d'activité essentiellement symbolique de l'esprit.* - Ici, les travaux de Head ont trouvé chez nous un accueil naturel, et c'est avec enthousiasme que nous en avons pris connaissance, après la guerre. J'ai même eu le bonheur d'un accord parfait avec Head et notre cher Rivers lors d'une de ces conversations scientifiques qui sont les plus pures joies de nos vies de savants. C'était dans les admirables jardins de New College à Oxford, en 1920. Les belles recherches de Head sur l'aphasie, coïncidant avec les observations indépendantes du Dr Mourgue sur les mêmes faits, concordaient trop avec nos vues les plus anciennes pour qu'elles ne nous séduisissent pas. Que la plupart des états mentaux ne soient pas des éléments isolés - M. Bergson avait, depuis longtemps, fait justice de l'atomisme psychologique et justement à propos de l'aphasie elle-même - c'était déjà entendu. Mais que la plupart soient quelque chose de plus que ce que signifie le mot « état mental », qu'ils soient des signes, des symboles de l'état général, et d'une foule d'activités et d'images, et surtout qu'ils soient utilisés comme tels par les mécanismes les plus profonds de la conscience, cela était nouveau, cela était capital pour nous. D'ailleurs, cela ne nous étonnait pas ; au contraire, cela faisait entrer nos théories dans des cadres plus généraux. Car, la notion de symbole - n'est-ce pas ? - elle est tout entière nôtre, issue de la religion et du droit. Voilà longtemps que Durkheim et nous, enseignons qu'on ne peut communier et communiquer entre hommes que par symboles, par signes communs, permanents, extérieurs aux états mentaux individuels qui sont tout simplement successifs, par signes de groupes d'états pris ensuite pour des réalités. Nous étions allés jusqu'à supposer pourquoi ils s'imposent : parce que, en retour, par la vue et par l'audition, par le fait qu'on entend le cri, que l'on sent et que l'on voit le geste des autres, en même temps que le sien, on les prend pour des vérités. Voilà longtemps que nous pensons que l'un des caractères du fait social c'est précisément son aspect symbolique. Dans la plupart des représentations collectives, il ne s'agit pas d'une représentation unique d'une chose unique, mais d'une représentation choisie arbitrairement, ou plus ou moins arbitrairement, pour en signifier d'autres et pour commander des pratiques.

Maintenant nous sommes assurés de notre théorie par le fait même de notre accord avec vous. Si ce que vous nous dites est vrai de la conscience individuelle, il l'est encore plus de la conscience collective. Un exemple vous fera saisir tout de suite l'importance qu'il faut attacher à cette concordance de nos recherches. Dans un rite Aranda ou Arunta (Australie Centrale) pour procurer de l'eau, pendant que les acteurs se livrent à de pénibles saignées - qui symbolisent la pluie - des choristes chantent « Ngaï, ngaï, ngaï... » (Strehlow, *Aranda Stämme*, III, p. 132). Nous ne saurions pas ce que veut dire ce cri, ni même qu'il est une onomatopée, si Strehlow ne nous disait de la part de ses auteurs indigènes que ce mot imite le son des gouttes d'eau tombant sur le rocher. Et non seulement il reproduit tout de même assez bien celui des gouttes actuelles, mais celui que firent les gouttes de l'orage mythique que déchaînèrent autrefois les ancêtres dieux du clan totémique de l'eau. Ce cri rituel du clan, onomatopée, allusion au mythe, symbole, il y a tout cela dans cette syllabe. Le mot, le vers, le chant le plus primitif ne valent que par le commentaire dont on peut entourer leur mysti-

que. L'activité de l'esprit collectif est encore plus symbolique que celle de l'esprit individuel, mais elle l'est exactement dans le même sens. A ce point de vue, il n'y a que différence d'intensité, d'espèce, il n'y a pas différence de genre.

Cette idée de symbole peut être employée concurremment avec les précédentes. Et toutes mises ensemble (- après l'analyse, vient la synthèse -) peuvent expliquer des éléments importants des mythes, des rites, des croyances, de la foi en leur efficace, de l'illusion, de l'hallucination religieuse, esthétique, du mensonge et du délire collectif et de ses corrections.

4° *Notion d'instinct*. - La quatrième notion que vous nous enseignez et que toute la psychologie comparée et toute la psychopathologie ont remise en honneur, c'est celle de l'instinct.

Babinski, Monakow et Rivers nous ont appris la part considérable que vous faites à cette part de la vie mentale - si négligée autrefois - dans votre interprétation des hystéries.

Là encore, il y a une veine féconde pour nous : nul sociologue ne s'est encore suffisamment engagé dans cette galerie, mais elle mène à coup sûr à des gisements de faits tout à fait riches. Pour vous l'idée, la représentation et l'acte, qu'il soit une fuite ou une prise, ne traduisent pas seulement telle fonction ou état de l'esprit dans son rapport avec les choses, mais ils manifestent en même temps, de façon toujours symbolique et partielle, le rapport qui existe entre les choses et le corps et surtout l'instinct, « Trieb » de tout l'être, de ses mécanismes psychophysiologiques tout montés. Mais si telle est la part de l'instinct en matière de psychologie individuelle, elle est encore bien plus grande en matière de psychologie collective. Car ce qui est commun aux hommes, c'est non seulement les images identiques qui produisent dans leur conscience les mêmes choses, c'est encore, surtout, l'identité des instincts affectés par ces choses. Les hommes communiquent par symboles, avons-nous dit ; mais, plus précisément, ils ne peuvent avoir ces symboles et communiquer par eux que parce qu'ils ont les mêmes instincts. Les exaltations, les extases, créatrices de symboles, sont des proliférations de l'instinct. Notre ami Rivers l'a bien démontré. Les besoins, les besoins-limites, dont toute une école d'économistes substitue l'étude à celle de l'intérêt, notion vague, ne sont, au fond, que des expressions directes ou indirectes de l'instinct. Nous n'en finirons pas de montrer l'importance de l'instinct en matière de psychologie collective. Par un côté, - et vous l'avez toujours su -, la vie sociale n'est que l'instinct grégaire hypertrophié, altéré, transformé et corrigé. Ici encore, mes expériences d'homme normal, à la guerre, m'ont fait violemment sentir cette force physique et morale, en même temps à la fois ségrégative et agrégative de l'instinct, à la fois expansive et inhibitive, qui anime tout l'être ou décourage tout l'être, suivant que notre personnalité est ou non menacée. J'ai aussi senti que l'homme fort est avant tout celui qui résiste à l'instinct ou plus exactement celui qui le corrige grâce à d'autres instincts.

Les termes de psychologie normale dans lesquels nous pouvons traduire tous ces faits pour les faire directement et universellement comprendre sont donc réellement clarifiés grâce à vous.

Mais ici, il faut noter une coïncidence remarquable et non fortuite : Tous ces progrès que vous nous avez fait faire proviennent de ceux que vous faites faire à la psychologie, non pas seulement, comme telle, mais comme acheminée vers une sorte de biologie mentale, une sorte de vraie psycho-physiologie ; et, d'autre part, tous proviennent de la considération que vous faites, non pas de telle ou telle fonction mentale, mais bien de la mentalité de l'individu dans son entier. Vous verrez que ceux des faits que nous pouvons, en échange, soumettre à

vos réflexions appartiennent au même ordre. Ceci non plus n'est pas fortuit., et s'explique par de bonnes raisons que je vous donnerai dans ma conclusion.

## CHAPITRE III

---

### SERVICES A RENDRE PAR LA SOCIOLOGIE À LA PSYCHOLOGIE

[Retour à la table des matières](#)

Notre dette est donc grande, et je ne crois pas que nous la paierons jamais. Peut-être même ne vous récompenserons-nous que par de nouvelles usurpations. Mais je veux faire devant vous un effort loyal et vous indiquer quelques faits utiles que nous pouvons vous fournir en quantités très grandes, et j'espère que leur énumération pourra soulever chez vous et des observations et des réflexions de critique et de théorie. Car, à notre avis - l'idée n'est pas de nous, mais d'un des communs fondateurs de nos sciences, de Waitz - l'un des répertoires principaux de faits de consciences observables autrement que par introspection, c'est celui des faits de la conscience collective. Leur répétition, leur caractère moyen, normal ou, pour mieux dire, leur nature statistique, comme nous avons toujours dit, et comme l'a encore fait remarquer ici même un éminent chimiste, M. Urbain, leur nombre, en un mot, sont caractéristiques. Ceci fait d'eux des documents typiques sur le comportement humain et les rend d'une particulière sécurité. Comme d'autre part ils sont communs à beaucoup d'individus et souvent exprimés dans des symboles parfaitement coordonnés, éprouvés par des pratiques constantes, consciemment transmis et enseignés oralement comme tels, on peut être sûr que, dans leur cas, le comportement correspond à l'état de conscience claire, au moins en partie.

Les confusions mentales et les interprétations, les contrastes et les inhibitions, les délires et les hallucinations que vous n'observez que difficilement et dans des cas pathologiques, nous en avons pour vous des millions d'exemplaires et, - ce qui est plus important -, des cas normaux. Par exemple cette « thanatomanie » dont je vous parlerai, cette négation violente de l'instinct de vivre par l'instinct social, elle n'est pas anormale, mais normale chez les Australiens et chez les Maoris. De même, tous les Maoris, une grande partie des Malais, un grand nombre de Polynésiens, connaissent la rage hallucinatoire de la vendetta, l'« amok



», si souvent décrit. Nous avons donc le plus riche registre de faits psychologiques. Ouvrons-le devant vous.

Je ne parle pas du langage, bien que son étude vienne tout de suite à l'idée. Parmi les sociologues, les linguistes ont le bonheur d'avoir été les premiers qui aient su que les phénomènes qu'ils étudiaient étaient, comme tous les phénomènes sociaux, d'abord sociaux, mais étaient aussi, en même temps et à la fois, physiologiques et psychologiques. Ils ont toujours su que les langues supposaient en plus des groupes, leur histoire. La sociologie serait, certes, bien plus avancée si elle avait procédé partout à l'imitation des linguistes et si elle n'avait pas versé dans ces deux défauts : la philosophie de l'histoire et la philosophie de la société.

Mais je ne veux que vous signaler deux ordres de faits où nous pouvons vous apporter des observations vraiment instructives dès maintenant : étude du symbole, étude du rythme.

1° *Symboles mythiques et moraux comme faits psychologiques*. - Il peut paraître, au premier abord, que le sociologue ne peut guère apporter de faits nouveaux de symbolisations psychologiques et aussi psycho-physiologiques, puisque les mécanismes mentaux de la vie collective de l'individu ne sont pas, comme tels, différents des mécanismes de la vie individuelle consciente. Mais tandis que vous ne saisissez ces cas de symbolisme qu'assez rarement et souvent dans des séries de faits anormaux, nous, nous en saisissons d'une façon constante de très nombreux et dans des séries immenses de faits normaux. Je viens déjà de vous citer un fait suffisamment instructif : ce choix de l'onomatopée ; j'ajoute le choix arbitraire du geste rituel, mimétique et contagieux. Mais dépassons les limites de la linguistique, de la magie et du rituel où nous nous mouvons trop à l'aise quand nous parlons de symboles. Dans toutes les régions de la sociologie, nous pouvons moissonner une large quantité de symboles et jeter la gerbe à vos pieds.

Wundt a déjà développé dans sa *Völkerpsychologie* ce côté expressif de la vie religieuse et esthétique. J'ai apprécié, autrefois, dans des articles de la *Revue Philosophique*, les excès de cette interprétation ; par contre, j'ai signalé aussi que sur certains autres points, on la pouvait poursuivre. On peut, en effet, développer cette idée du symbolisme à bien d'autres points de vue.

Sont des signes et des symboles, les cris et les mots, les gestes et les rites, par exemple, de l'étiquette et de la morale. Au fond, celles-ci sont des traductions. En effet, elles traduisent d'abord la présence du groupe ; mais aussi elles expriment encore les actions et les réactions des instincts de ses membres, les besoins directs de chacun et de tous, de leur personnalité, de leurs rapports réciproques. Choisissons un exemple. L'un des tabous que l'on rencontre fréquemment, en particulier en Polynésie (Maoris, Hawaï, etc.) - et aussi en Afrique du Nord, - consiste à défendre de passer - ou même de faire passer - son ombre sur autrui. Qu'exprime ce rituel pourtant négatif ? Il manifeste l'instinct d'une forte personnalité qui défend autour d'elle comme une sphère, et en même temps le respect que les autres ont pour elle. C'est-à-dire, en somme, que ce rite négatif n'est que le symbole des rapports des instincts des uns et des instincts des autres. Il vous sera facile de comprendre, à partir de cela encore, nos usages de préséance. Mais ceci peut s'étendre à presque toutes les morales. Les mots, les saluts, les présents solennellement échangés et reçus, et rendus obligatoirement sous peine de guerre, que sont-ils sinon des symboles ? Et que sont, sinon des symboles, les croyances qui entraînent la foi, qui inspirent et les confusions de certaines choses entre elles et les interdits qui séparent les choses les unes des autres ?

Venons maintenant à ce foisonnement gigantesque de la vie sociale elle-même, de ce monde de rapports symboliques que nous avons avec nos voisins. Ne peuvent-ils pas être comparés directement à l'image mythique et, comme elle, ne se réverbèrent-ils pas à l'infini ?

Car, nous avons à notre disposition, surtout en mythologie, de ces cas que j'appelle de « réverbération mentale », où l'image se multiplie pour ainsi dire sans fin. Ainsi les bras des Vishnou, porteurs chacun d'un attribut. Ainsi, les coiffures de plumes du prêtre-dieu des Aztèques, dont chacune est une parcelle différente de l'âme du Dieu. Car c'est là qu'est un des points fondamentaux à la fois de la vie sociale et de la vie de la conscience individuelle : le symbole - génie évoqué - a sa vie propre ; il agit et se reproduit indéfiniment.

2° Passons au *rythme*. C'est un fait capital dont je vous ai déjà parlé. Wundt en avait déjà senti l'importance, et sa nature à la fois physiologique, psychologique et sociologique lorsqu'au début de sa *Sprache*, il rattachait à la psychologie collective, et non à la psychologie tout court, l'étude du rythme, suivant d'ailleurs en cela et Grosse et Bücher et Ribot. Mais surtout, je crois que l'étude du rythme, précisément dans ce qu'elle a de contagieux, permet d'avancer plus dans son analyse que toute étude qui ne porterait que sur ce qui se passe dans un seul individu. Laissons un instant de côté la nature sociale du rythme. Mais n'est-il pas évident, par exemple, si l'on étudie, même superficiellement mais d'un point de vue sociologique, la danse, qu'elle correspond d'une part à des mouvements respiratoires, cardiaques et musculaires identiques chez tous les individus, souvent partagés même par les auditeurs, et qu'en même temps elle suppose et suit une succession d'images ; cette série étant elle-même celle que le symbole de la danse éveille à la fois chez les uns et chez les autres. Ici encore, c'est l'union directe du sociologique et du physiologique que nous saisissons et non pas simplement du social et du psychologique.

Et si nous considérons dans le rythme - et aussi dans le chant - l'un de ses effets : sa hantise, la façon, dont il poursuit ceux qui en ont été impressionnés, n'arrivons-nous pas à de mêmes résultats ? Et alors, sur ce point, il y a des faits nombreux à vous citer, des stéréotypies rituelles formidables : comme lorsque dans des danses, souvent accompagnées d'un simple cri indéfiniment hululé, ou de quelques vers à peine d'un chant très simple, pendant des jours et des nuits, des groupes souvent considérables recherchent à la fois : et l'activité, et la fatigue, et l'excitation, et l'extase, - causes et effets en même temps et tour à tour. On trouve de ces faits en abondance en Australie et en Amérique du Sud.

Je vous rappelle que je vous ai parlé de l'unisson. Là encore le social, le psychologique et le physiologique lui-même, coïncident ; ceci, non seulement au point de vue du rythme, mais encore au point de vue du ton.

Voilà deux groupes précis de faits que je vous signale avec quelque détail. Mais, au fond, il n'est pas de fait social de nature psychique qui ne puisse vous instruire.

Partout, dans tous ces ordres de choses, le fait psychologique général apparaît dans toute sa netteté parce qu'il est social ; il est commun à tous ceux qui y participent, et parce qu'il est commun, il se dépouille des variantes individuelles. Vous avez dans les faits sociaux une sorte de naturelle expérience de laboratoire faisant disparaître les harmoniques, pour ne laisser, pour ainsi dire, que le ton pur.

Voici encore quelques exemples, sommairement indiqués cette fois.

M. Mourgue, dans un récent travail, dédié à M. Monakow, rapproche les faits qu'il constate chez ses malades, des faits que nous étudions. Il voit une parenté entre les « participations » que M. Lévy-Bruhl a cru caractéristiques des mentalités appelées primitives et ce qu'il appelle, lui, du nom assez ambitieux de « loi du tout ou rien ». Déjà, j'aime mieux cette expression psychologique qui rappelle le fait essentiel, celui de la « totalité » avec sa forme positive et négative. Car, « participations » de M. Lévy-Bruhl, d'une part, contrastes et tabous de mélange, « oppositions », dirions-nous, d'autre part tout aussi importants que les participations et confusions, sont des manifestations de « totalité ». Les uns et les autres expriment ces agglomérations positives et négatives d'instincts et de volitions et d'images, d'idées d'individus, agglomérations formées et renforcées précisément par la présence du groupe. Les uns et les autres traduisent l'effort qu'il fait : d'assimilation et de réputation, d'identité et d'opposition, d'amour et de haine. Au fond, ils traduisent le groupe, c'est-à-dire un tout, un composé d'individus ; ... mais ceux-ci sont eux-mêmes des « tous », et qui pensent et agissent comme tels. L'étude de ces actions et réactions et celle de leurs rapports avec l'idéation sont singulièrement faciles dans le cas du phénomène social.

Autre exemple, emprunté non plus à la seule vie religieuse, mais à la morale : cette thanatomanie dont je vous ai déjà parlé et dont je vous entretiendrai à fond. Elle nous permettra en effet de voir en détail ce qu'il faut penser de l'instinct vital chez l'homme : à quel degré il est suspendu à la société et peut être nié par l'individu lui-même, pour raison extra-individuelle. Au fond, ce sera une étude du « moral » de l'homme (les Anglais disent *morale*) que je vous présenterai ; vous y verrez comment le social, le psychologique et le physiologique se mêlent. Inversement, voici longtemps que l'absence de l'instinct social, l'immoralité, l'amoralité sont, pour vous comme pour les juges, un symptôme certain d'une certaine espèce de folie.

Je n'en finirais pas. Par exemple, l'instinct du travail, le sens de la causation, où peut-on mieux l'étudier qu'en matière de fabrication, dans le sens technique, quand l'homme, esprit et membres, est absorbé par son travail ?

Autre problème psychologique et physiologique, - *spécifiquement anthropologique* celle fois -et spécifiquement social aussi, par conséquent, sur lequel notre regretté Hertz avait jeté une si vive lumière : la distinction du droit et du gauche ; elle est religieuse et technique à la fois ; dans la nature physique et héréditaire de l'homme elle vient peut-être de la société. Mais en tout cas, elle suppose l'étude combinée de ces trois éléments : le corps, l'esprit et la société. Par exemple, en ce qui concerne la notion d'un espace divisé en droit et gauche, elle les suppose tous trois encore bien plus.

Enfin je vais vous parler tout à l'heure de l'attente, phénomène triple comme les autres. Mais auparavant il faut faire la remarque que je vous avais promise et qui concerne tous ces faits.

Tous ceux que je vous signale et tous ceux que j'ai trouvé intéressants dans les nouvelles découvertes de la psychologie, appartiennent non pas seulement à l'ordre de la conscience pure, mais à celui qui les implique dans leur rapport avec le corps. En réalité, dans notre science, en sociologie, nous ne trouvons guère ou presque jamais même, sauf en matière de littérature pure, de science pure, l'homme divisé en facultés. Nous avons affaire toujours à son corps, à sa mentalité tout entiers, donnés à la fois et tout d'un coup. Au fond, corps, âme, société, tout ici se mêle. Ce ne sont plus des faits spéciaux de telle ou telle partie de la mentalité, ce sont les faits d'un ordre très complexe, le plus complexe imaginable, qui nous intéressent. C'est ce que je suppose d'appeler des phénomènes de *totalité* où prend part non seulement le groupe, mais encore, par lui, toutes les personnalités, tous les individus

dans leur intégrité morale, sociale, mentale, et, surtout, corporelle ou matérielle. Mais l'étude de ces phénomènes complexes requiert de votre part précisément un certain nombre de progrès. Ceci m'amène donc comme sociologue à vous poser quelques questions et à vous demander de les élucider.

## CHAPITRE IV

---

### QUESTIONS POSÉES À LA PSYCHOLOGIE

[Retour à la table des matières](#)

Ces confins de nos sciences où nous nous sommes complu aujourd'hui sont tous du même ordre. La psychologie collective, la sociologie des représentations et des pratiques, la statistique se meuvent, exactement comme vos ultimes recherches, dans la même sphère, dans la considération non pas de telle ou telle faculté de l'homme, mais dans celle de l'homme complet, concret.

*L'étude de cet homme complet* est parmi les plus urgentes, de celles que nous vous demandons de vouloir bien faire. Sans reproche, hors de la psychopathologie, vos travaux ont été surtout fructueux dans les divers départements très essentiels, mais très spéciaux et au fond ingériers de la psychologie : théorie de la sensation, théorie de l'émotion. Certes ! je serais le dernier à méconnaître qu'une science procède avant tout comme elle peut, et par conséquent au hasard ! Cependant nous sera-t-il permis, à nous, sociologues, de vous prier pour notre bien propre, et pour notre bien commun à tous, de vouloir bien travailler encore davantage cette fois et dans votre champ normal, dans votre domaine bien ouvert par les psychopathologistes de l'étude de l'homme complet et non compartimenté ? C'est cet homme, cet être indivisible, pondérable mais insécable, que nous rencontrons dans nos statistiques morales, économiques, démographiques. C'est lui que nous trouvons dans l'histoire des masses et des peuples, et leurs pratiques, de la même façon que l'histoire le rencontre dans l'histoire des individus. C'est du comportement et des représentations d'hommes moyens et doués moyennement d'une vie complète moyenne que nous traitons le plus souvent. Exceptionnellement nous pouvons arriver à des individualités exceptionnelles. Mais le héros est encore un homme comme les autres.

1° *L'homme total*. - *Que* nous étudions des faits spéciaux ou des faits généraux, c'est toujours, au fond, à l'homme complet que nous avons affaire, je vous l'ai déjà dit. Par exemple rythmes et symboles mettent en jeu, non pas simplement les facultés esthétiques ou imaginatives de l'homme, mais tout son corps et toute son âme à la fois. Dans la société même, quand nous étudions un fait spécial, c'est au complexe psycho-physiologique total que nous avons affaire. Nous ne pouvons décrire l'état d'un individu « obligé », c'est-à-dire moralement tenu, halluciné par ses obligations, par exemple un point d'honneur, que si nous savons quel est l'effet Physiologique et non seulement psychologique du sens de cette obligation. Nous ne pouvons comprendre que l'homme puisse croire, par exemple quand il prie, qu'il est une cause efficace, si nous ne comprenons pas comment quand il parle, il s'entend et croit, il s'exhale par toutes les fibres de son être.

Donnez-nous donc une théorie des rapports qui existent entre les divers compartiments de la mentalité et de ceux qui existent entre ces compartiments et l'organisme.

Même, cette question capitale pour le sociologue, de l'homme moyen - et aussi celle de l'homme normal - n'est soluble que par votre intermédiaire et si vous voulez bien étudier quel est le mélange moyen normal des différents compartiments de l'esprit. Vous notez en particulier l'importance considérable de l'instinct chez l'homme moyen, même de nos sociétés modernes. Mais il faudrait développer ceci. Voyez la quantité considérable des moments de la vie courante qui ne sont que des « réponses ». La mère qui se lève au cri de l'enfant, le travailleur qui répond à l'outil autant qu'il le manie, ou qui suit l'animal qu'il croit diriger et qui, lui, le dirige. Ce sont des séries immenses d'actes instinctifs que celles dont se compose non seulement notre vie matérielle, mais notre vie sociale et familiale elle-même. Dosez cette quantité d'instincts, et alors nous pourrions pousser cette théorie. Peut-être alors pourrions-nous comprendre ces mouvements des masses et des groupes que sont les phénomènes sociaux, si, comme nous le croyons, ce sont des instincts et des réflexes illuminés rarement par un petit nombre d'idées-signes attachés à eux, par lesquels les hommes communient et communiquent.

L'intérêt de cette recherche est considérable à deux points de vue pour nous : pour l'étude des formes les moins évoluées de la vie sociale et pour l'étude des faits statistiques. D'abord, plus nous reculons vers les formes moins évoluées de la vie sociale, - il n'en est pas de vraiment primitives à nous connues - plus nous avons affaire à des hommes instinctifs, ou, si vous voulez me permettre l'expression, j'aimerais mieux dire totaux. De même, ce sont ces hommes « totaux » que nous rencontrons dans les couches les plus considérables de nos populations et surtout dans les plus arriérées. Ce sont donc eux qui forment la majorité dans les éléments statistiques dont nous disposons, en particulier en statistique morale, les classes vraiment civilisées étant, même dans les plus riches nations, encore assez faibles numériquement.

C'est, en effet, seul l'homme civilisé des hautes castes de nos civilisations et d'un petit nombre d'autres, des précédentes, des orientales ou arriérées, qui sait contrôler les différentes sphères de sa conscience. Il diffère des autres hommes. Il est spécialisé, souvent différencié héréditairement par la division du travail social, elle aussi héréditaire souvent. Mais, surtout, il est encore divisé dans sa propre conscience, il est un conscient. Il sait alors résister à l'instinct ; il sait exercer, grâce à son éducation, à ses concepts, à ses choix délibérés, un contrôle sur chacun de ses actes. L'homme de l'élite n'est pas simplement un homo duplex, il est plus que dédoublé en lui-même ; il est, si vous voulez me permettre aussi cette expression, « divisé » - son intelligence, la volonté qui lui fait suite, le retard qu'il met à l'expression de ses émotions, la façon dont il domine celles-ci, sa critique - souvent excessive

- l'empêchent d'abandonner jamais toute sa conscience aux impulsions violentes du moment. Ce que Cicéron disait déjà au Pro Cluentio (1, 5) du droit qui suppose le divorce de la haine et du jugement, est vrai non pas simplement de la vie sociale, mais de son effet suprême dans la vie individuelle.

Mais ce ne sont pas ces hommes que nous, sociologues, avons généralement à étudier. L'homme ordinaire est déjà dédoublé et se sent une âme ; mais il n'est pas maître de lui-même. L'homme moyen de nos jours - et ceci est surtout vrai des femmes - et presque tous les hommes des sociétés archaïques ou arriérées, est un « total » : il est affecté dans tout son être par le moindre de ses perceptions ou par le moindre choc mental. L'étude de cette « totalité » est capitale, par conséquent, pour tout ce qui ne concerne pas l'élite de nos sociétés modernes. L'une des erreurs communes de la sociologie est de croire à l'uniformité d'une mentalité qu'on se figure, en somme, à partir d'une mentalité - je dirai académique - du genre de la nôtre. Aidez-nous donc à nous corriger de cette mauvaise méthode.

2° *L'attente*. - Et à ce propos, permettez-moi de vous signaler l'un des phénomènes sur lesquels nous avons besoin de vos lumières, dont l'étude est la plus urgente pour nous, et qui précisément suppose cette considération de la totalité de l'homme : son corps, ses instincts, ses émotions, ses volontés et ses perceptions et son intellection : l'attente, que nous autres sociologues ou zéloteurs de la psychologie collective ne confondons pas avec l'attention.

Vous dirai-je que j'espérais beaucoup du distingué mémoire de Mlle Morand sur l'Attente, publié dans un récent volume de *l'Année psychologique*. Non que j'attendisse plus que ce qu'il faut attendre d'un travail de laboratoire où évidemment il s'agit avant tout de psychophysiologie, des conditions et syndromes et symptômes plutôt que des effets de l'attente. Cependant il m'a légèrement déçu. Je crois en effet que vous pourriez pousser plus loin, au laboratoire et à la clinique, l'étude des effets de l'attente. Je rappelle le beau livre du regretté psychologue Lehmann, de Copenhague, intitulé : *Aberglaube und Zauberei*. Ce livre est un des meilleurs travaux que je connaisse, et sur la magie et sur la psychologie de l'Attente. Lehmann y démontre que les tours de magie et de prestidigitation, la duperie si fréquente en quoi ils consistent, supposent tous l'attente des spectateurs, l'illusion qu'elle cause et la distraction qu'elle produit. Il en déduit la cause de la croyance en l'efficacité d'au moins une partie des actes magiques.

Les recherches de Lehmann devraient inspirer des imitateurs. Ceux-ci ne nous trouveraient pas indifférents. Car nous trouvons partout dans la société, et non pas seulement en magie et en religion, cette « attente » indéterminée ou déterminée qui, disons-le, « justifie », ou dont on détruit » - comme disait Kant - par avance, tous les miracles et tous les droits.

L'attente est l'un des phénomènes de la sociologie les plus proches à la fois du psychique et du physiologique, et c'est en même temps l'un des plus fréquents.

Attente, toute une partie du droit. Emmanuel Lévy l'a bien démontré : le droit de responsabilité civile est une attente ; mais la violation des lois, le crime, n'est qu'une infraction à l'attente, car les gens s'attendent toujours à ce que ni les lois ni les choses ne changent. Et l'idée d'ordre n'est que le symbole de leurs attentes. Toute une partie de l'art n'est qu'un système d'attentes suscitées, déchargées, de jeux alternés d'attentes déçues et satisfaites. M. Bergson a développé l'idée en ce qui concerne le comique. Elle est déjà dans Aristote ; celui-ci proposait la théorie si simple et si juste de la purification, au fond de la purgation de l'attente, qui justifie de nombreux rites et l'emploi - autrefois rituel - du comique et du tragique. Toute une immense part des effets de l'art, du roman, de la musique, des jeux,

tout l'exercice des passions fictives, remplacent ainsi chez nous les sombres drames de la passion réelle, barbare, antique ou sauvage. - Même les faits économiques sont par tout un côté des phénomènes d'attente : la loterie, la spéculation, le crédit, l'escompte, la monnaie (dont on croit quelle courra) correspondent à des attentes. - Au point de vue de la sociologie générale, on pourrait citer les états de tension populaire; ce qu'on appelle la tension diplomatique ; le « garde à vous » du soldat dans les rangs ou au créneau. En technologie, voyez l'anxiété qui accompagne la plupart des travaux techniques.

En particulier l'étude de l'attente et de l'illusion morale, les démentis infligés à l'attente des individus et des collectivités, celle de leurs réactions sont féconds. On trouvera dans une partie du livre du Robert Hertz sur le Pêché el *l'Expiation*, livre que j'ai pu récrire et qui sera bientôt publié, des notations importantes que Hertz avait préparées sur ce point.

Une bonne description psychologique et surtout physiologique nous permettra de mieux décrire ces « anxiétés vagues » - on les croit folles -, ces images précises qui les remplacent, et ces mouvements violents et ces inhibitions absolues que l'attente cause en nous. Ces faits sont rares dans cette vie heureuse, laïque et civile qui fut la nôtre. Mais la guerre nous a fait sentir et vivre durement des expériences de ce genre. Elles devaient être et elles sont encore infiniment plus fréquentes dans les vies des hommes qui nous entourent et dans celles de ceux qui nous ont précédés.

Enfin, l'attente est un de ces faits où l'émotion, la perception, et plus précisément le mouvement et l'état du corps conditionnent directement l'état social et sont conditionnés par lui. Comme dans tous les faits que je viens de vous citer, la triple considération du corps, de l'esprit et du milieu social doit aller de pair.

Si l'un de vous, messieurs, voulait bien nous éclairer sur des faits de ce genre, je ne croirais pas avoir ce soir abusé de votre... attente et vous auriez comblé la mienne.

Cependant, excusez-moi de n'avoir fait miroiter devant vous que des indications générales, Mais ces énumérations d'idées peuvent avoir leur intérêt et je ne formule qu'un souhait : laisser de mon passage parmi vous une fugitive et modeste trace.



# APPENDICE

## EXTRAIT DE LA CONCLUSION DU DÉBAT

par Marcel Mauss

[Retour à la table des matières](#)

On a soulevé le problème très grave des catégories de l'esprit. On en avait le droit, puisque leur étude est l'un des points où nos travaux se joignent. Nous voulons en effet, comme vous, que ces catégories soient analysées d'une façon concrète et non plus dialectique. Mais je veux vous dire pourquoi je ne me suis pas aventuré de ce côté. C'est qu'il y faut encore de nombreux travaux d'approche. Sans aucun doute, il est prématuré de donner autre chose que des indications. D'autre part, précisément, parmi ces longues études qui seraient nécessaires, les plus nécessaires ne nous sont pas communes, ce sont les études historiques, et je n'avais pas à vous en parler, à vous.

Les catégories aristotéliennes ne sont en effet pas les seules qui existent dans notre esprit, ou qui ont existé dans l'esprit et dont il faille traiter. Il faut avant tout dresser le catalogue le plus grand possible de catégories ; il faut partir de toutes celles dont on peut savoir que les hommes se sont servis. On verra alors qu'il y a eu et qu'il y a encore bien des lunes mortes, ou pâles, ou obscures, au firmament de la raison. Le petit et le grand, l'animé et l'inanimé, le droit et le gauche ont été des catégories. Parmi celles que nous connaissons, prenons par exemple celle de substance à laquelle j'ai accordé une attention fort technique : combien de vicissitudes n'a-t-elle pas eues ? Par exemple, elle a eu parmi ses prototypes une autre notion, en particulier en Inde, en Grèce : la notion de nourriture.

Toutes les catégories ne sont que des symboles généraux qui, comme les autres, n'ont été acquis que très lentement par l'humanité. Il faut décrire ce travail de construction. Ceci est précisément l'un des principaux chapitres de la sociologie entendue du point de vue

historique. Car ce travail lui-même fut complexe, hasardeux, chanceux. L'humanité a édifié son esprit par tous les moyens : techniques et non techniques ; mystiques et non mystiques ; en se servant de son esprit (sens, sentiment, raison), en se servant de son corps ; au hasard des choix, des choses et des temps ; au hasard des nations et de leurs oeuvres ou de leurs ruines.

Nos concepts généraux sont encore instables et imparfaits. Je crois sincèrement que c'est par des efforts conjugués, mais venant de directions opposées que nos sciences : psychologiques, sociologiques, et historiques, pourront un jour tenter une description de cette pénible histoire. Et je crois que c'est cette science, ce sentiment de la relativité actuelle de notre raison, qui inspirera peut-être la meilleure philosophie. Permettez-moi de conclure ainsi.